AU VICTORIA-HALL

Arthur Rubinstein

Qu'il joue « Prélude, Choral et Fugue » ou « La plus que lente », qu'il passe de Franck à Debussy, Arthur Rubinstein sait trouver le chemin d'une émotion sincère, qui est celle de l'« aficionado » fidèle à ses rendez-vous et aussi celle du musicien friand des sensations les plus subtiles. Car il en va de Rubinstein comme du vieux bordeaux : l'âge le flatte.

On a déjà remarqué souvent que le Rubinstein actuel n'est pas celui d'antan. C'est naturel, évidemment, et j'avoue qu'on a gagné au change, tout au moins pour une certaine partie de son répertoire, qu'il aborde aujourd'hui dans un style châtié, décanté, avec un art qui peut laisser pantois. Et s'il lui arrive de toucher à Brahms — ce fut hier soir la Sonate en fa mineur — ou de côtoyer Chopin — ne fût-ce que cette page vraiment anodine qu'est l'« Andante spianato et Polonaise brillante » — alors il jouera au sorcier. Non pas pour vous éblouir, bien sûr : il n'en est plus là ; mais plutôt pour vous émouvoir.

Douteriez-vous encore de son art ? Le voilà alors sortir de son sac, en bis et en guise de douche écossaise, l'une des Valses les plus mélancoliques et l'une des Etudes les plus ébouriffées de Chopin.

Sans doute Rubinstein aime à se faire applaudir. Et le public, « son » public, jamais rétif, ne résista pas, hier soir non plus, à ses appâts.

G. d. A.